

UN TRAMWAY
LONG COMME LA VIE

Vladimir Maramzine

UN TRAMWAY
LONG COMME LA VIE

et autres récits

*Traduit du russe
par Anne-Marie Tatsis-Botton,
avec la collaboration bienveillante de l'auteur*

Préface de Leonid Heller

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *Syn otchestva*

Copyright © Vladimir Maramzine
et Veronika Maramzine-Loukach, 2003

© 2019, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-543-9

Vladimir Maramzine, une parole naïve pour tester le monde

Celui qui lira ce livre rencontrera un personnage, une histoire et une écriture extraordinaires. Son auteur est aujourd'hui le plus ancien de tous les écrivains russes émigrés. Il continue à écrire et, seul parmi ceux qui écrivent en russe, il refuse de publier ses œuvres en Russie. Cela mérite d'être raconté.

Lorsqu'il apprend qu'un éditeur russe publie à son insu l'une de ses histoires, il lance des lettres ouvertes accusatrices, déclenche un scandale. Une revue pétersbourgeoise connue et considérée comme libérale attribue un prix littéraire à son livre édité à Paris. D'un montant symbolique, le prix est cependant censé assurer à son récipiendaire la visibilité, comme on dit aujourd'hui, ainsi qu'un succès éditorial en Russie. L'écrivain le refuse à grand fracas et dénonce l'opération promotionnelle, dont il ridiculise les organisateurs. Il ne veut rien devoir à un pays qui a dévoyé la notion de patrie, qui l'a chassé après l'avoir persécuté, arrêté, jugé. Il ne pardonne pas. Dans les maîtres actuels de la Russie, il perçoit les dignes successeurs de l'empire soviétique et il regarde d'un œil très critique ses collègues émigrés ou anciens émigrés qui sont prêts à tout pour retrouver l'accès au « lecteur national ». Il fustigera même Soljenitsyne pour sa décision de rentrer.

Il arrive à Maramzine d'être injuste dans ses reproches, mais il reste fidèle à lui-même, têtu et réfractaire. L'émigration, pour

lui, n'est ni punition ni fuite : c'est une élection, une mission à remplir jusqu'au bout, peu importe le sacrifice qu'elle exige.

Pourtant, son nom reste connu en Russie, lié aux souvenirs d'un temps épique, légendaire, rempli d'enthousiasme, où renaissent la pensée et le geste artistique libres. Remontons un demi-siècle en arrière, vers l'époque de la grande et puissante URSS. La vie s'y déroulait sous l'emprise de l'idéologie – la vie culturelle aussi, et surtout. Depuis le début des années trente, on ne pouvait y avoir d'activité associative ou créative en dehors des unions artistico-politiques, ces machines contrôlées par l'État. Et pourtant, déjà dans les années quarante commencent à bouger, en cachette, quelques survivants de l'époque des avant-gardes, de jeunes artistes indépendants, de minuscules groupes informels pour discuter, se lire de la poésie, partager la connaissance volée de la culture interdite. Après la mort de Staline, le phénomène s'intensifie, se multiplie et, peu à peu, se métamorphose en un vrai monde parallèle. « Un tramway long comme la vie », la seule longue nouvelle de ce volume, contient une description précise et touchante de ces réseaux souterrains dans lesquels un petit album de reproductions devenait un trésor à chasser et à échanger. Cette culture parallèle survit dans la clandestinité ou la semi-clandestinité, ne pouvant utiliser d'autres canaux de diffusion que le « samizdat », l'auto-édition, ou le « tamizdat », les éditions « de là-bas », de l'étranger. Elle est restreinte, certes, mais au pays des Soviets elle influence toute la culture, et surtout la politique culturelle. Il n'est pas exagéré de penser que de nos jours, trois décennies après la chute du régime, la littérature vit encore sous l'impulsion de ceux qui ont fait leurs premiers pas dans cet underground. Il ne faut pas l'oublier : au départ, ce dernier n'est pas forcément dissident, politique ; il le devient souvent malgré lui, sous la pression policière.

Vladimir Maramzine et ses amis Boris Vakhtine, Vladimir Goubine et Igor Efimov ne sont pas politiques lorsqu'ils fondent, en 1964, le premier groupe littéraire indépendant après la pacification des années trente, « Citadins » (*Gorojanié*). Un vrai groupe qui se dote d'un programme artistique, d'un manifeste, d'un recueil collectif. Préparé pour être édité en URSS, interdit de publication, ce dernier devient célèbre

grâce au samizdat. Les Citadins ne sont pas hostiles au système soviétique: ils y vivent, ils veulent composer avec lui. Ils espèrent qu'on publiera leurs livres, qu'on les laissera sortir de l'ombre. Ils organisent même des rencontres publiques, telle la mythique soirée du 30 janvier 1968 à laquelle participait, aux côtés de Joseph Brodsky, futur prix Nobel de littérature, toute la jeune avant-garde littéraire de Leningrad. Les délateurs ont qualifié la soirée de « manifestation sioniste ». On a beau vouloir échapper à la politique, elle vous rattrape: la guerre des Six Jours, l'invasion de la Tchécoslovaquie, l'affaire Soljenitsyne, le départ forcé de Brodsky.

Les Citadins sont attendus au tournant. Maramzine est le plus ardent d'entre eux. Né à Leningrad en 1934, ayant perdu son père au front, élevé à la campagne par sa grand-mère, spécialiste en électrotechnique, il développe une activité étonnante. Il travaille à l'usine, écrit et se fait éditer au compte-gouttes (deux livres pour enfants, quelques scénarios, quelques brefs récits, une pièce de théâtre), et devient une véritable cheville ouvrière de l'underground leningradois, agent de liaison avec l'étranger (c'est notamment grâce à lui que les textes de ses contemporains, mais aussi des auteurs maudits, tel Andreï Platonov, parviennent aux éditeurs occidentaux) et centre de la fabrication et de la diffusion du samizdat.

Une figure morne apparaît dans plusieurs de ses histoires et revient dans ce livre: « L'intellectuel marchait dans la rue en faisant la figue dans sa poche et, quand l'État mit l'interdit sur ce geste, il réussit à faire la figue avec ses doigts de pied et à la maintenir constamment dans sa chaussure. » Maramzine est tout le contraire. Ingénieur, il devient expert en édition. Fantastique dans la vie, apôtre de la camaraderie, il pouvait perdre ses affaires ou son argent, mais jamais un manuscrit qu'il était chargé de publier. Il acquiert un bon savoir-faire philologique et le montre lorsqu'il entreprend l'édition samizdat des œuvres complètes de Brodsky, juste avant que le poète ne quitte le pays. Une entreprise dont on n'imagine plus aujourd'hui l'audace et la démesure. Au prix de mille efforts, au bout de trois ans, Maramzine lance dans le samizdat et fait passer à l'Ouest cinq volumes poétiques, préfacés par Mikhaïl Heïfetz. C'est une pierre dans l'édifice de la gloire mondiale de Brodsky... et l'occasion qu'épient les « organes ». On arrête

Maramzine et Heïfetz, qui est en outre accusé d'avoir chez lui l'édition samizdat de *L'Union soviétique survivra-t-elle en 1984 ?* d'Andreï Amalrik. On les juge.

Contrairement à son coaccusé, condamné à quatre années de camp, Maramzine, soumis à plus de mille heures d'interrogatoire, ruse, exprime des regrets. Certains l'accuseront d'avoir cédé ; il montre ces saintes nitouches dans une des histoires de ce livre. « Ils méprisaient ceux qui avaient menti lors des interrogatoires et ceux qui avaient réussi à rouler leurs persécuteurs dans la farine. » Il obtient une condamnation avec sursis – à condition toutefois de quitter l'URSS. Tel était alors le rêve sanitaire d'Andropov, chef du KGB : purger le pays de tout ferment. Il organise ainsi la troisième vague de l'émigration russe (la deuxième étant celle de la guerre, le lecteur trouvera dans ce volume un portrait au vitriol d'une représentante de la première, postrévolutionnaire). Aujourd'hui, on lit dans Wikipedia qu'Andropov était l'un des pères fondateurs de la perestroïka. C'est justement cela que Maramzine ne pardonne ni aux pères ni aux petits-enfants de la perestroïka : cette continuité non pas tant du pouvoir, mais du principe qui subordonne la culture aux intérêts du pouvoir, quel qu'il soit.

Le procès de Maramzine est très médiatisé en Occident ; Nabokov lui-même sort de sa tanière pour prendre la défense de l'accusé ; le journal *Le Monde* suit l'affaire avec assiduité. Curieusement, on oublie l'écrivain lorsqu'il arrive en France : ne réservait-on un bon accueil qu'aux super-héros de la résistance ? Traduit en français et publié en 1982, un recueil de ses nouvelles ne reçoit aucun écho. Il est bien mieux traité en Allemagne ou dans les pays anglophones.

Pourtant, Maramzine reste à Paris. Sa vie personnelle est compliquée. Pour subsister, il s'est fait journaliste radio, interprète, traducteur dans tous les domaines. Il prend une place importante dans les milieux des émigrés, collabore avec différentes revues, publie ses textes, ses recueils. Son roman *Le Blond ambi-teinte* – le titre en russe casse les règles de syntaxe et de logique, malmenées tout au long du récit, ce qui le rend à peu près intraduisible –, paru en russe aux États-Unis en 1975, devient une œuvre culte. Profitant de cette dynamique, Maramzine fonde avec son ami poète et plasticien

Khvostenko une maison d'édition et une revue, *Écho*, avec une couverture en papier kraft et une mise en page rappelant les éditions samizdat. Il en assure la parution avec ses maigres moyens personnels pendant près de dix ans, entre 1978 et 1986. On dit parfois, non sans raison, que c'était la meilleure revue littéraire de l'émigration. Liée à Brodsky, elle s'orientait résolument vers l'expérience littéraire, vers l'avant-garde, vers les auteurs bannis. Dans les pages d'*Écho* voient le jour les récits de Vladimir Goubine et de Boris Vakhtine, camarades Citadins (à signaler un recueil de textes de ce dernier, mort jeune, qui paraît chez Verdier en 2000, dans la traduction d'Anne Coldefy-Faucard, la première traductrice de Maramzine) ; le roman interdit d'Andreï Platonov, *La Mer de Jouvence* ; un grand poème d'Alexandre Vvedenski, membre du groupe absurdiste Obériou, anéanti dans les années trente ; et bien d'autres œuvres remarquables. Avec un soin digne des plus pédants universitaires, Maramzine établit une bibliographie de Platonov, qui inclut des dizaines de titres effacés des listes officielles. Il écrit des essais, sur Gorki, sur Nabokov, sur Maksimov, son collègue de l'exil. Mais il a de plus en plus de difficultés à maintenir à flot la revue et à gagner sa vie tout en écrivant.

Si bien que, à un moment, il quitte sans crier gare la scène littéraire. Son absence n'est toutefois pas totale : des années passent, émaillées par quelques publications ici ou là – des lettres, des essais, des critiques. Mais la prose se fait attendre. Longtemps. Jusqu'en 2003, où paraît le volume dont la présente édition est une traduction quasi complète.

On se demande comment se passerait l'exil de Maramzine s'il avait trouvé en France, comme Milan Kundera, des appuis solides et des amis fidèles. Outre les relations difficiles avec leur pays d'origine, on peut évoquer plusieurs parallèles entre les deux écrivains : exploration du côté énigmatique de la vie ordinaire, intérêt pour l'amour et la sexualité, attitude paradoxale vis-à-vis de la littérature, à la fois indépendante et déterminée par la réalité, satirique et lyrique. Kundera ne serait peut-être pas content d'un tel rapprochement. Maramzine, probablement pas davantage. Pourtant, son écriture me fait quelquefois penser à la légèreté acide du maître tchèque. Et parfois, et

même plus, à un autre grand Tchèque, Bohumil Hrabal, qui fait décaler par l'humour et la fantaisie la vie de tous les jours.

Pour parler de l'écriture, revenons aux temps héroïques. Car Maramzine reste fidèle au programme énoncé par les Citadins. Pour eux, la prose devait être drôle, émouvante et tragique comme l'existence humaine. Ils déclaraient ne vouloir écrire que sur ce qu'ils connaissaient à fond. À la place du mot unique instaurant le règne de l'idéologie, ils cherchaient « un mot vivant capable de recréer le monde créé par Dieu ». Pour le trouver, ils prenaient comme outils le jeu, la destruction de l'ordre habituel de la phrase, « la pensée la plus pointue cachée dans un participe comme dans une embuscade prête à jaillir sur un lecteur ». Ils soulignaient la grande force de la naïveté. Ils étaient mystiques; comme le dit Maramzine, le nom du groupe a été choisi moins pour les distinguer des écrivains « campagnards », qui proliféraient alors dans la littérature soviétique, que pour rappeler discrètement cette Cité de l'esprit que nous habitons tous.

Tout cela reste d'actualité dans la nouvelle prose de Maramzine. Les phrases du manifeste s'y retrouvent, retouchées par une distance ironique, comme ici, dans la bouche d'un personnage: « Je suis Dieu, et je suis le Golem. Je crée de la littérature au nom de moi-même. On m'a modelé, là-bas, dans ma patrie. » Ou sur un ton apaisé, en parlant du frotteur de parquet qui « comprend presque tout ce qui concerne la ville, parce qu'il a la volonté de regarder et de comprendre ». L'écrivain s'est éloigné des excès du *Blond ambi-teinte*; son style s'épure, devient plus ramassé, plus léger; mais il demeure extensible, souple, « gracieux comme un barbare », rempli d'images tantôt bizarres, tantôt lyriques. Allant vers la simplicité, il reste pluridimensionnel et difficile à traduire: sa traductrice, Anne-Marie Tatsis-Botton, mérite tous les éloges.

Maramzine ne cesse de surprendre, blague, cache des citations, fait le naïf, déconstruit des clichés. L'humour (« Parfois le tramway se transformait en cantine sur roues ») se change en émotion, comme lorsqu'une ancienne connaissance s'éloigne « d'une démarche lourde, celle de la femme seule qui travaille et n'a aucun espoir d'être aidée – ni par son mari, ni par ses enfants, ni par sa patrie ». Dans l'expression-valise « jeune Mtsyri du district de Kachine », la traductrice distingue des références

à trois œuvres classiques ; elles parlent du pouvoir, du crime et de la révolte. Un de ses chapitres s'intitule « L'école de la médiocrance » : c'est le titre de la comédie, populaire en Russie, de Richard Brinsley Sheridan. Est-ce un hasard si le tout dernier texte que Zamiatine, avant d'émigrer, a réussi à faire paraître en Russie a été la préface au volume de Sheridan publié en 1931 ? Le jeu de Maramzine n'est pas gratuit.

Les Citadins ne prétendaient rien révolutionner. En renouant le lien brisé avec les avant-gardes d'antan, ils se réclamaient de tous ceux qui savaient manier le mot vivant. Platonov, Babel, Zochtchenko et, avant eux, Dostoïevski, Gogol. On a envie de leur associer les Obériou, Vvedenski et le génial minimaliste Harms. Dans la prose de Maramzine, on trouvera tous les auteurs qu'il aime, de Platonov à Nabokov et à Bounine, de Maupassant et Erskine Caldwell au grand classique de la bizarrerie grivoise Pu Songling qui, traduit par un sinologue de génie, Mikhaïl Alexeïev, jouissait d'une grande renommée en Russie. Sans parler de Nikolai Leskov, dont Maramzine, contrevenant à sa règle, fait paraître en 2011 à Pétersbourg un choix de nouvelles avec son introduction. Il reconnaît dans cet écrivain du dix-neuvième siècle, virtuose du *skaz* – une sorte d'écriture brute qui capte des voix non formatées recueillies en marge de la culture dominante –, une de ses grandes sources d'inspiration.

Il ne s'agit pas ici de la banale influence d'un tel sur un tel. Maramzine dit quelque part qu'on peut lire ou ne pas lire des œuvres telles que *Don Quichotte* – c'est une affaire personnelle –, mais qu'il est impossible de les ignorer : les éléments qui les constituent sont dissous dans l'air de notre civilisation. L'écrivain les respire, ils entrent dans la composition de son œuvre. La découverte littéraire, dit-il, bien qu'individuelle, se nourrit du corps collectif de la littérature.

Une telle vision fleure presque la mort de l'auteur chère aux postmodernes. Mais pas du tout. Maramzine est très présent chez Maramzine. Sa vie transparait partout dans son livre, dans les situations, les personnages, les idées. De temps en temps, elle s'incarne dans un avatar, un vague Sergueïtch qui se profile derrière quelque exhortation visant le lecteur. Mais l'auteur n'a pas vraiment besoin du double. Il est disséminé à travers le texte, à l'instar des anagrammes de Saussure, ou

bien il manifeste ouvertement sa causticité. C'est de lui, de sa foi (très pudique) et de l'actualité dans son pays qu'il parle lorsqu'il dit: «De mon temps, ceux qui allaient à l'église étaient un petit peu meilleurs que ceux qui n'y allaient jamais – maintenant c'est tout le contraire.» Ou bien: «Il se souvenait du communisme, implanté de son temps comme la pomme de terre sous Élisabeth I^{re} et à présent rejeté définitivement, avec dégoût. Mais lui, à vrai dire, il aurait volontiers vécu un petit peu sous un bon communisme – il était partisan du communisme dans un seul tramway.» Le protagoniste de l'une de ses histoires, un émigré, s'exclame: «J'avais là-bas une vie riche, pleine de duplicité et de haine et d'amour.» Qui peut douter que sa voix ne soit infléchie par celle de l'auteur? Ce moment de désespoir et de doute: «J'ai du talent! J'ai eu du talent!... J'avais bien commencé – mais, comme dans un jeu de cartes entre voleurs, Dieu m'a perdu en jouant petit, à qui perd gagne, avec les anges.» Et cette difficulté à s'intégrer, cet étonnement face à un monde qui est autre: «Pourquoi ne vivent-ils pas comme moi? Pourquoi vivent-ils sans moi? Qui le leur a permis? À quoi ça rime?» Et c'est un ex-ingénieur qui s'interroge: «L'atome peut-il soigner un amour inutile?»

Mais le récit n'est aucunement obnubilé par l'omniprésence de l'auteur, qui est mis à distance, ainsi que le monde qui l'entoure. Un monde réel, mais «défamiliarisé», comme disaient les critiques formalistes russes, rendu étrange par la parole oblique. La réalité que connaît l'auteur est partout dans son livre. Zochtchenko visite le livre en chair et en os, le «grand exilé» Soljenitsyne, bien d'autres encore; même les marionnettes d'un cirque imaginaire, l'écrivain Dar, l'écrivain Gor, sont des personnages réels.

Les critiques percevaient dans la prose des Citadins l'absurde de la vie soviétique. Sans doute. Mais, aujourd'hui, on peut la lire différemment. En parlant du monde qu'il connaît, Maramzine voit l'absurde de la vie tout court.

J'ai évoqué les moments héroïques dans la vie de l'écrivain Maramzine: les années d'avant son exil, les premières années de son émigration. Mais le retour à la littérature après vingt ans d'absence n'est-il pas un acte héroïque? Et, aujourd'hui, n'est-il pas héroïque pour un auteur de formes brèves d'entreprendre un roman long comme une vie, une trilogie monumentale

qui doit contenir tout ce que l'écrivain sait du monde? Deux volumes en sont déjà sortis des presses (parisiennes).

Inspiré, courageux, plein de fougue à l'âge où l'on a l'habitude de chercher le repos, Vladimir Maramzine mène toujours le même combat: refaire le monde créé par Dieu à sa manière et le soumettre au test de résistance à sa parole naïve.

Leonid Heller

Récits

Je m'étonne d'avoir survécu

Nombreux sont les dangers que j'ai courus dans ma petite enfance, nombreux sont les dangers que courent tous les enfants, jusqu'à ce qu'ils apprennent à n'avoir peur de rien.

On me lançait jusqu'au plafond et on me rattrapait. On aurait pu me manquer à la descente – mais non.

On me faisait tourner en me tenant par les mains et on aurait très bien pu me lâcher un instant alors que je ne touchais plus terre. Qui sait où j'aurais atterri. Sans parler du fait qu'on aurait pu m'arracher les bras des épaules. Mais ils ont tenu.

On me mettait debout sur la tête en me tenant par les pieds. Aurais-je pu me tordre le cou? Sans aucun doute, mais il a résisté.

On me disait de me pencher et de glisser mes mains entre mes genoux. On me les prenait par-derrière et on me retournait comme une chemise, me déroulant complètement en l'air. Je ne sais même pas ce qui aurait pu se passer.

Mais une chose me faisait particulièrement peur. D'ailleurs encore aujourd'hui j'ai peur de m'en souvenir.

– Tu veux voir Moscou? me disait-on souvent.

– Non, pas ça! répondais-je, effrayé, mais personne n'y faisait attention.

On me prenait la tête, entre deux mains, à la naissance des oreilles, et on me soulevait.

– Tu vois Moscou? me disait-on.

– Oui, oui, criais-je, suspendu sous ma propre tête.

– Eh bien, regarde encore, c'est beau, non?

– Oui, c'est beau, c'est beau! criais-je.

Alors seulement on me relâchait. Et je me sauvais en cachant ma tête. Je ne voulais plus voir Moscou.

Mais le lendemain quelqu'un recommençait:

– Alors, je te fais voir Moscou?

Et il le faisait.

Un jour maman m'apprit à nager dans la rivière. Elle me porta au milieu et me jeta tranquillement à l'eau, et pourtant je me cramponnais.

– Ne t'en fais pas, dit maman. Ce n'est que comme ça qu'on apprend. Tu vas te mettre à nager sans même en avoir conscience.

Je n'eus pas conscience de me mettre à nager. J'eus conscience d'être en train de me noyer. Je me débattais, revenais à la surface, hurlais et coulais.

– Au secours! À l'aide! criais-je, et ce n'était pas une plaisanterie.

Mais personne ne venait à mon secours. Tout le monde riait.

– Vous allez me noyer, salauds! criais-je. À l'aide!

Puis j'ai cessé de crier.

– Bizarre, disait maman pendant qu'on faisait sortir l'eau de mes poumons. J'ai pourtant bien lu que c'est comme ça qu'on apprend à nager. C'est seulement qu'il est têtu comme une mule. Il veut me prouver que j'ai tort, c'est tout.

Oui, comment ai-je vécu jusqu'à mon âge actuel où plus rien ne me menace? Je ne sais pas. Ce doit être vrai que je suis têtu comme une mule.

Frères d'éprouvette

Tout homme... est toujours coupable de ce qu'on fait de lui.

Alexeï Pissemski

Ma mère n'arrivait pas à avoir des enfants avec notre père, à tomber enceinte de nous. À cette époque, ce genre de cas était tout à fait désespéré. Notre famille abordait le nouvel et décisif millénaire sans enfant. Une amie de ma mère eut le toupet de lui conseiller de trouver un autre géniteur pour les frères futurs, sans en parler à leur père. Elle se basait sur sa propre expérience. J'aurais pu lui citer ce livre pour enfants: «Tu te rends compte, je viens au monde, et ce ne sont pas les bons parents?» Maman aimait notre père et n'écoula pas son amie, mais elle était au désespoir. Heureusement, la médecine vint à la rescousse.

Durant ces dernières décennies les médecins ont inventé le moyen de réunir les âmes des parents dans une éprouvette, *in vitro*. Et aussitôt ils furent des milliers à vouloir cette éprouvette magique. Mes parents se mirent sur la liste d'attente. Petia et moi aurions pu naître au siècle passé, mais tout le monde s'arrachait ces éprouvettes, la liste diminuait lentement et le

docteur (que je ne peux pas ne pas considérer comme étant de ma parenté, bien qu'il se soit révélé être un assassin) planifia notre naissance, à Petia et à moi, au tout début du nouveau millénaire.

Maintenant que je suis un peu plus grand on m'a annoncé la triste nouvelle : mon frère est mort. Petia attendait patiemment sur la table, dans son éprouvette, non loin de la mienne. Le docteur se leva brusquement de son fauteuil, tendit la main vers son microscope, et la longue manche de sa blouse empesée, blanche comme neige, balaya accidentellement l'éprouvette avec Petia et la précipita sur le plancher, et c'est pourquoi je dis que c'est un assassin en blouse blanche. Petia mourut comme il avait vécu, *in suo vitro*.

C'est ainsi que nous perdîmes mon frère Petia. On emporta les molécules de Petia au crématoire et on les brûla à la flamme d'une grosse allumette de cheminée. Le seul endroit où l'on puisse communiquer avec lui à présent, c'est le columbarium du cimetière du Père-Lachaise où, comme tous ceux qui ont été conçus et n'ont passé qu'un court instant de vie en ce monde, il a sa place, sa plaque sur le mur.

Tout près de Petia reposent les communards, le maréchal Ney, Honoré de Balzac, le poète Béranger (ce bon à rien qui ne sortait de prison que pour y rentrer), et aussi le communiste Maurice Thorez. Le mur de Petia renferme l'urne avec les cendres du peintre surréaliste allemand Max Ernst. À côté repose le peintre russe Alexandre Arefiev¹, qui arriva en France juste à temps pour voir son épouse bien-aimée le quitter, et pour se mettre à boire à en crever une piquette française bon marché dans un petit hôtel parisien, sans même avoir déballé ses toiles et ses tubes de peinture.

Nos parents pensent qu'il faut élever un monument à Petia : de toute l'énorme population du cimetière, il est bien le seul à n'avoir fait de mal à personne. Il n'a même pas tiré un chat par la queue.

Maman m'a avoué récemment en pleurant qu'elle aimait Petia plus que moi. Papa est sûr que Petia était plus doué, plus intelligent et plus obéissant que moi.

1. Alexandre Arefiev (1931-1978) : peintre non conformiste, ami de Vladimir Maramzine. (*Note de la traductrice.*)

Sur la plaque funéraire de Petia, après son nom et la mention des courtes minutes de sa vie, est gravée l'épitaphe :

N'a pas souhaité demeurer inconnu

Le chat

À ma grand-mère, Maria Païssievna Sokolova

J'avais cinq ans. Les enfants de cinq ans n'ont pas vergogne et ne répondent pas de leurs actes. Je vivais dans la maison de la mère de ma mère presque depuis ma naissance¹: je l'appelais « grand-mère », bien sûr, mais je ne m'imaginai pas d'autre famille, plus heureuse. Je la voyais comme une créature supérieure, douée d'intelligence, de bonté et de justice.

Pendant la guerre nous vendions le lait de notre vache, et grand-mère ne se permettait jamais de le couper d'eau, comme le faisaient toutes les autres laitières.

On venait lui demander conseil à tout propos.

Elle m'envoyait souvent inviter le mendiant qui, ayant déniché une bouteille de gnôle, s'était installé au bord de la rivière, dans le petit pré à côté de notre maison.

– Dis-lui de venir manger un morceau, disait ma grand-mère. S'il ne mange rien il sera ivre tout de suite.

– Mais c'est un mendiant, protestais-je. Ce sont des feignants. Grand-mère se fâchait :

1. L'auteur a été élevé par sa grand-mère à Kachine, dans le district de Tver. (N.d.T.)

– Quand c’est toi qui tendras la main, tu pourras juger les gens, disait-elle sévèrement. En attendant, donne toujours à tous ceux qui demandent.

– Mais lui, il ne demande rien, répliquais-je.

Grand-mère n’avait rien à répondre à ma logique d’enfant de cinq ans, mais on m’envoyait quand même inviter le sô-lard à notre table.

Je raconte cela pour faire comprendre à quel point je la respectais. Ma grand-mère allait souvent à l’église. De mon temps, ceux qui allaient à l’église étaient un petit peu meilleurs que ceux qui n’y allaient jamais – maintenant c’est tout le contraire. Nous habitons au pied de la colline, là où la rivière faisait un méandre en laissant à notre maison un coin de terrain plat, inondable et fertile, où étaient notre jardin et notre potager. Nous avions Zorka, notre vache, Boria, notre petit cochon, et une trentaine de poules. La condition de petit propriétaire, avec sa modeste économie naturelle, me semble encore aujourd’hui la seule façon de vivre digne et libre qui convient à un homme parmi ses semblables. Tu as faim ? Mange ce qui t’est échu, et sois content et satisfait. Ne jette pas les épiluchures – le cochon les mangera. Ne mets pas les os aux ordures : le chien les rongera. Ne fais pas de crasses à ton voisin – il te les rendra au centuple. J’ai vu des gens plus jeunes et plus beaux que ma grand-mère, mais je n’ai rencontré personne qui ait des jugements aussi clairs, justes et vraiment nobles. Cependant c’est à ma grand-mère que je dois un des événements les plus pénibles de ma vie.

Nous vivions au pied de la colline, et chaque jour, venant de la loge de l’église de l’Ascension qui servait d’entrepôt à pommes de terre, Vassia, le chat de la gardienne, un matou indépendant, jeune, plein de forces et gracieux comme un barbare, descendait chez nous. Vassia se pourléchait en surveillant d’un œil rapace le petit troupeau de nos poules, mais il ne se décidait pas à attaquer. Nos poules étaient défendues par Sa Seigneurie Piotr Petrovitch, le coq, un oiseau vif et bariolé, imbu de sa personne comme un Moscovite d’aujourd’hui, muni d’éperons impressionnants fixés sur ses jambes de cuir jaune qui sortaient de ses culottes vertes et duveteuses. Piotr Petrovitch cognait le matou de ses ailes, le chassait et becquetait cruellement son dos souple. Mais il ne défendait pas notre

poule couveuse, qui avait perdu pour lui tout charme féminin, et elle se promenait à l'écart avec sa couvée.

Les chats sont rapides, intelligents et adroits. Vassia rôdait pendant des heures autour de la petite troupe et, dès qu'il en avait l'occasion, attrapait un poussin, lui transperçait la poitrine d'un coup de dent et l'emportait pour le manger tranquillement dans la loge. En un mois Vassia nous enleva plus d'une dizaine de poussins dont le goût s'améliorait avec l'âge.

La guerre approchait. Les cavaliers polonais tombèrent avec morgue sous les tanks allemands. Les officiers français rentrèrent raisonnablement chez eux en laissant leurs régiments et bataillons se rendre aux voisins venus du nord. Je ne savais rien de tout cela, et pourtant nous passions des heures, ma grand-mère et moi, à boire du thé en écoutant la galette noire du haut-parleur couvert de chiures de mouches et qui, on ne sait pourquoi, était percé de quatre trous symétriques du côté gauche. Quand on a cinq ans, le monde extérieur s'achève à un kilomètre de la maison, tout ce qui est au-delà n'éveille aucune curiosité. Je sentais seulement que la nourriture était devenue le centre de nos intérêts, et ma grand-mère me demandait de ne pas manger tout de suite les fraises des bois que je ramassais sur la colline, mais de les mettre sur la table pour le dessert.

– Mon garçon! me dit un jour ma grand-mère (c'est ainsi qu'elle m'appelait toujours quand elle avait quelque chose d'important à dire). Tu sais que Vassia nous a fauché vingt-cinq poulets ce mois-ci, tous plus beaux les uns que les autres. Qu'est-ce qu'on va faire? Je suis allée voir la gardienne, mais elle s'en fiche. Suis-je la gardienne de mon chat, qu'elle dit, comme Caïn dans la Bible. Il est plus jeune que moi, je ne vais pas courir après.

Je savais que ma grand-mère ne posait pas la question pour que j'y réponde. Elle savait déjà ce qu'il y avait à faire.

– Mon garçon! dit-elle. Il faut qu'on l'attrape, sans ça il va tuer tous les poussins et l'année prochaine on n'aura plus de poules.

C'était moi qui devais attraper le chat.

J'ai pisté Vassia pendant longtemps. Ce n'était pas simple. Il se cachait dans les buissons épineux et impénétrables des groseilliers à maquereau. Je le vis souvent mâchonner des fleurs

jaunes du coin de la gueule, mordiller les herbes médicinales qui poussaient sous le sureau. Mais dès que j’approchais, il s’enfuyait. Vassia était un jeune matou adroit et intelligent, il devinait sans effort toutes mes ruses. On aurait dit qu’il se moquait de moi – il avait même arrêté d’emporter son butin à la loge, et nous trouvions çà et là, sous les buissons, les traces de sa gloutonnerie : les petites pattes de poulet rongées ou les os des ailes.

Un jour j’étais assis près de la fenêtre qui donnait sur notre jardinet où il y avait des lilas et des massifs de fleurs. Je jetai par hasard un coup d’œil en bas et je vis Vassia qui, sans la moindre honte, chauffait au soleil son ventre rempli de nos poussins, tranquillement étalé sur le banc juste sous nos fenêtres. J’attendis quelques secondes et je plongeai, tête en bas, arrachant les rideaux, renversant les pots de géraniums et de fuchsias. Je tombai sur le banc et eus le temps d’attraper par les pattes de derrière le chat qui s’enfuyait. Il me griffait le visage, fouettait de la queue, crachait et essayait de me mordre, mais je le serrais à mort par le milieu du ventre, cachant ma figure sous son aisselle.

– Grand-mère, grand-mère ! criais-je désespérément jusqu’à ce qu’elle arrive en courant avec un sac et un bâton.

Grand-mère assomma Vassia, on le fourra dans le sac à pommes de terre qu’on ficela solidement.

Je n’avais jamais vu un sac pareil. Il faisait des bonds en hauteur, roulait sur l’allée, émettait de l’intérieur des grondements non chastesques, se ruait en avant, se jetait de côté et d’autre. Enfin le sac se calma un peu et s’aplatit, se coucha par terre.

– Mon garçon ! dit ma grand-mère d’une voix ferme et décidée. Il va pourtant bien falloir qu’on le tue !

– On peut peut-être l’emporter dans les bois ? demandai-je timidement.

– Les chats peuvent faire deux cents kilomètres pour revenir. Ils retrouvent leur maison et leur maîtresse. Il reviendra et nous fera mourir de faim.

Je ne pouvais pas discuter avec elle. Cela ne me venait même pas à l’idée.

Jusqu’alors je ne savais pas ce que voulait dire : tuer. Je pensais que c’était simplement arrêter une existence, un peu comme fermer une porte ou souffler notre lampe à pétrole.

Grand-mère entreprit de tuer le chat. Elle prit le bâton et, de ses vieux bras, elle se mit à frapper le chat dans le sac. Après chaque coup le sac reprenait vie et explosait. Il se jetait aveuglément de tous côtés, glapissait à plusieurs voix et sifflait comme la locomotive quand elle entrait dans notre gare.

– Je n'en peux plus, dit plaintivement ma grand-mère. Je n'ai plus la force. À toi, maintenant.

Je pris le bâton, visai et frappai le sac à la tête. Mais le sac, comme s'il voyait, feinta habilement et le coup atteignit la queue. Du sac résonna un gémissement lamentable, presque humain et, l'instant d'après, il me bondit adroitement sur la poitrine.

– Nous n'y arriverons jamais comme ça, dit ma grand-mère. Viens!

Quand elle l'eut chargé sur son épaule, le sac se mit à rouler sur son dos, essayant de la griffer et de la mordre à travers la toile; elle se dirigea vers la grange et s'arrêta près du coin. Levant le sac à deux mains, elle tenta de le frapper contre l'angle. Le coup était faible, quelque chose cogna mollement contre le bord aigu des poutres et en réponse il y eut à l'intérieur une sorte de sifflement, comme si le sac nous demandait d'arrêter ça, de renoncer à cette entreprise. Grand-mère balança encore le sac à deux mains et le frappa de nombreuses fois contre la poutre, de toutes ses forces. La vie à l'intérieur du sac ne diminuait pas.

– À toi de le taper, dit-elle. Je suis fatiguée.

Je me mis avec abnégation à frapper le sac contre le mur, le levant en l'air très haut et le laissant retomber de toutes mes forces d'enfant, et j'en avais quand même plus que ma grand-mère. Le chat, à l'intérieur, feulait, sifflait et grondait d'un ton inamical et menaçant, sans jamais s'abaisser à un miaulement suppliant et plaintif. Au bout d'une demi-heure des taches rouges apparurent sur la toile. Nous nous relayâmes une fois de plus, nous tapions sans nous arrêter, comme nous pouvions, une vieille et un mioche, comme disait grand-mère avec un rire amer. Le chat tantôt geignait, tantôt criait comme un bébé humain, mais il n'avait aucune intention de mourir. Nous n'arrivions pas à produire une mort de nos propres mains. Notre chat était une créature inhumainement résistante. Mais enfin il devait quand même finir par se fatiguer.

Au bout d'une heure le sac se calma et ne résista plus, comme s'il avait consenti à sa mort. Dans le sac la vie avait cessé. Ou s'était transportée ailleurs.

Nous sortîmes et, prenant des bûches, nous allâmes vers la colline qui encerclait la maison de trois côtés. Nous mîmes longtemps, en nous relayant, à creuser une fosse dans la glaise compacte et, posant au fond le ballot qui ne respirait plus, nous jetâmes dessus la terre humide mêlée de sable et de glaise. En partant, je me retournai – et j'eus l'impression que le tertre remuait. Et je ne m'étais pas trompé. Lorsque je revins le lendemain, la terre bougeait. J'y jetai encore un coup d'œil le jour suivant: on aurait dit que le sac se retournait dans sa tombe. C'est seulement le soir du troisième jour que les mouvements de la terre se calmèrent, le tertre s'était tassé, et je compris que ce qu'on appelait la mort avait trouvé, sous terre, son chat.

La guerre commença cet été-là, et on peut dire que nous avons sauvé nos vies. Nous avons sauvé les vingt poussins suivants qui ont grandi et sont devenus des poules stupides. Nous avons tué le chat, mais nous avons pu avoir des centaines, peut-être des milliers d'œufs que j'eus longtemps de la peine à avaler.

Nous avons tué le chat. Presque un lynx. Presque un tigre. Notre fauve local, notre léopard de Russie centrale. Un animal qui n'était pas moins fier, libre et noble. Je l'ai combattu à mort – jeune Mtsyri du district de Kachine¹.

Mais un meurtre se paie. Le chat massacré m'a marqué pour la vie. Bien des années plus tard il m'a visité en rêve, terrible et la peau en lambeaux, comme échappé d'une écorcherie. «Gens de sac et de corde! me dit-il avec reproche. Regardez un peu ce que vous avez fait! Vous avez éventré Vassia, réduit en miettes un squelette de chat, tué un esprit insatiable, étouffé Matou, fils de Matou, dans un sac...»

Grand-mère chérie! Toi qui as depuis longtemps quitté ce monde, ce qui fait que je suis déjà moi-même, en quelque sorte, grand-mère... Sais-tu que ce chat ne m'oublie pas? Que

1. Il y a là plusieurs allusions littéraires: à Mtsyri, héros du poème éponyme de Mikhaïl Lermontov; au *Jeune Vitouchichnikov*, nouvelle de Iouri Tynianov; à *Lady Macbeth du district de Mtsensk*, de Nikolaï Leskov. (N.d.T.)